

Langues en contact et représentations visuelles : entre gestualité, langue écrite et parole, des passerelles contre l'exclusion. *Première partie.*

PAR YVES BERNARD

Enseignant à l'Université de Savoie pour le CAPEJS et à Paris VI pour la licence professionnelle de Codeur, Yves Bernard nous retrace ici toute l'histoire des alphabets manuels et des codes utilisés dans la pédagogie des enfants sourds. Son analyse s'appuie notamment sur une approche des modalités corporelles de communication inhérentes à toute expression humaine, que l'on soit sourd ou entendant, telles qu'elles se sont exprimées et ont été théorisées à travers les âges. La suite et fin de cet article sera publiée dans le prochain numéro de notre revue.

LA GESTUALITÉ, PATRIMOINE DE L'HUMANITÉ

Mesures et Théâtre antiques : des chiffres et des lettres

Les modalités corporelles de la communication s'étendent de l'expression posturale, des "signes" physiologiques aux langues gestuelles les plus complexes, à savoir celles des sourds-muets, en passant par les langages d'action et autres mimodrames, ainsi que d'autres gestualités circonstanciées (celles des bénédictins, des prisonniers, des collégiens vivant sous la loi du silence).

L'antiquité est un moment riche de la sémantique corporelle et gestuelle. Hors de la rhétorique, son théâtre développe cinq registres, de la saltation à la tragédie en passant par le comique, et les grands mimes s'affrontent aux orateurs. Si l'architecture renforce les voix, les masques et vêtements estompent les indices posturaux et physiologiques. Un langage corporel dramatique comble le fossé que ces artifices et la distance creusent entre le public et les acteurs.

La gymnastique n'était pas exclue de ces registres et intervenait avec les comiques dans les longues festivités pour détendre l'atmosphère.

Hors des tribunes et des scènes, la gestualité est convoquée dans d'autres domaines, prenant une toute autre dimension. Les conquêtes maritimes et les échanges commerciaux, l'immensité des empires invitent à l'usage de nombreux codes et langages gestuels.

Xénophon rapporte comment les soldats communiquaient avec les jeunes Arméniens comme le faisaient

entre eux les sourds-muets. Si les mimes avaient cette particularité de ne connaître aucune frontière, la problématique des échanges gestuels restait entière lorsqu'elle visait à s'accorder sur les nombres, les mesures, et à épeler les mots. Les mots n'ont qu'une portée restreinte d'une civilisation à l'autre. Leur traduction témoigne que leurs sens ne se recouvrent pas toujours. L'hypothèse d'un alphabet uni-manuel pré-hellénistique a été développée par Joseph Barrois dans "Dactylogie et langage primitif restitués d'après les monuments" en 1850, en se référant à la statuaire antique et aux fresques de Saint-Savin. Tout reste à démontrer. Toutefois, en 1563 dans "*De furtivis litterarum notis vulgo de ziferis*" Jean-Baptiste Porta rapportait une répartition des lettres sur l'ensemble du corps : A, Auris, B, Barba, D, Dentis, E, Epar, F, Frontem, G, Guttur, H, Humeros, C, Caput, L, Linguam, M, Manus, N, Nasum, O, Oculus, P, Palatum, Q, Quinque Digitos, R, Renes, S, Supercilia, T, Tempora, V, Ventrem.

Les nombres, indépendamment de leur dénomination, transcendent les espaces linguistiques. Les mesures reposent la problématique de l'universalité contre la multiplicité, de l'exactitude des instruments contre l'approximation des figurations corporelles. Les Antiquités européenne et orientale se sont enrichies de représentations numériques digitales. Ces chironomies ou dactylogies témoignent déjà des deux voies royales que les dactylogies suivront ultérieurement : l'imitation des formes ou le toucher de points arbitraires localisés sur le corps, la ou les mains.

Les variations anthropologiques des Lumières : Condillac et Diderot, du geste fondateur

Platon faisait déjà allusion aux gestes des muets de naissance qui confèrent un sens aux mots, et peuvent élu-

cider les indéfinissables, ces mots dont justement la langue des mots ne saurait rendre compte par quelque définition. En 1746, dans l'«Essai sur l'origine des connaissances humaines» de Condillac, les langues orales reposent sur un fondement gestuel, le geste véhiculant à l'origine, par répétition et simultanéité, le sens que supportera ultérieurement le cri. Puis les sons et voix humaines s'associeront en mots, phrases et discours.

Les langues des signes se situent donc bien au-delà des langages d'action des philosophes des Lumières. Ces langages mimodramatiques fondaient la communication originelle des hommes primitifs. Dans ces conceptions anthropologiques, ils participaient à l'imitation des formes et à la simulation des actes. Les signes s'inscrivaient dans la mémoire, gravés par le stylet de l'expérience, sa répétitivité, dictés par la charge affective liée aux besoins, à la nécessité.

Dans sa Lettre sur les Sourds et Muets, en 1751, Diderot décrira les âges des langues : le geste fondateur y est associé au cri dans l'état de naissance ; lors de la formation des langues instituées, la syntaxe des premiers langages gestuels subsistent dans l'ordonnance des mots articulés ; enfin dans l'état de perfection, la parole et la poésie flattent l'oreille tout en parlant à l'esprit. L'institution des langues orales procédait donc d'une substitution. Les sons y supplantaient la gestualité après un long transfert sémantique et syntaxique. La perfection n'en était pas une en soi : l'esthétique flatteuse des langues se payait d'une réorganisation syntaxique contre nature. Diderot s'inscrivait alors contre les conceptions du XVIII^e siècle : la langue française y énonçait les événements selon l'ordre naturel de la logique humaine. Diderot répondait que s'il fallait retenir un ordre comme étant celui de la nature, ne serait-ce pas celui de la gestualité primitive ?

Dans ces historicités, l'abstraction se nourrissait des extensions analogiques : l'esprit résidait dans la tête, l'analyse se dessinait dans l'élévation d'un objet invisible saisie dans la paume d'une main par le pouce et l'index... La paume figurait alors la connaissance. C'était la réponse à cette problématique de la représentation gestuelle des choses sans formes, invisibles, inimitables. Sans ces images qui conduisent au-delà de la matière, les langues orales nécessitent une transmission de type pédagogique, l'intuition ne suffisant pas toujours à éclairer les mots qui selon Platon se taisent, le silence, la pensée, l'indicible, sans aucune correspondance dans le monde des onomatopées.

La double naissance du langage :
c'est la faute à Rousseau

Dans son «Essai sur l'origine des langues» composé à partir de 1753 mais publié en 1781, trois ans après

son décès, Rousseau s'opposait à Diderot. Pour Rousseau, la poésie n'était pas un stade ultime des langues : c'était le langage imagé des premiers hommes. Il remettait en cause le fondement gestuel sémantique des langues orales. Rousseau posait l'hypothèse d'une double naissance des langages : d'une part, sur le plan physique, les gestes prenaient leur essor dans l'action de transformation du monde ; d'autre part, sur le plan moral, les passions provoquaient les voix ; leur domaine était intime, affectif, puis spéculatif lors de la naissance de l'amour propre.

Au plan physique planétaire, rationnel et économique, répondait l'autre richesse intérieure, celle de l'âme, de l'affectivité, du sentiment, qu'ultérieurement la raison viendrait étouffer. Pour Rousseau, la substitution n'intervenait plus en tant que phase incontournable de la formation des langues, les gestes et les voix n'étaient guère plus naturels dans l'ordre de préséance. Par leur champ d'action, ces deux modes d'expression portaient en eux leur légitimité.

DES EMPRUNTS DANS LA PÉDAGOGIE DES SOURDS : DE LA GESTUALITÉ DES ENTENDANTS DANS L'APPROPRIATION DES LANGUES

Dans une approche des invariants qui président à la constitution des codes gestuels représentatifs de certains éléments des langues orales, nous rappelons succinctement que l'histoire de la pédagogie des enfants sourds se développe traditionnellement en trois périodes, ce découpage restant bien sûr relativement arbitraire :

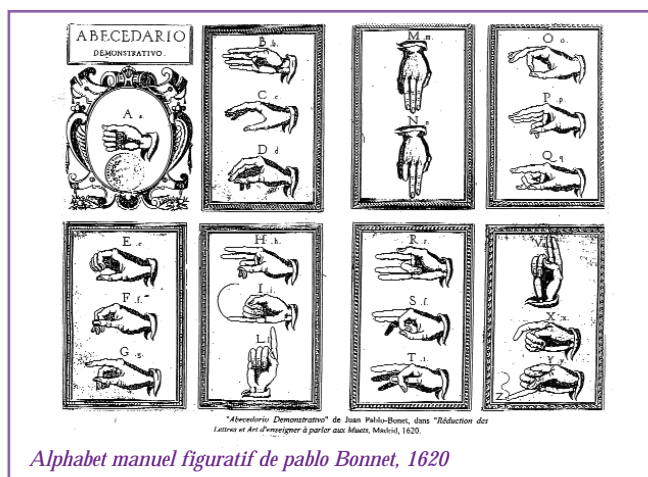
- ♦ **L'absence d'éducation des sourds** : long chemin qui ne témoigne que d'éducatrices rarissimes, à l'instar de ce jeune artiste peintre romain, «muet de naissance», Quintus Pédius, sous Auguste, au I^{er} siècle de notre ère, ou des rééducations supposées des moines du Moyen-âge qui soignaient miraculeusement certaines affections dans des monastères spécialisés. L'Antiquité met en évidence l'existence d'une gestualité considérable. Cette gestualité était pratiquée par des entendants, dans des circonstances particulières : renforcement rhétorique dans les assemblées, emphase des registres théâtraux, loi du silence dans les collèges, monastères, sans omettre les prisons, transactions commerciales entre peuples de langues différentes, transmission des ordres dans de lointaines contrées. Les connaissances se transmettaient oralement selon l'acousmatique pythagoricienne. L'écriture était aperçue comme une mémoire inférieure, une *hypomnemata*, et son usage comme un signe de faiblesse.

Au cours des siècles, les savants posèrent les grands principes de l'éducabilité, les vicariances ou suppléances intellectuelle et sensorielle.

♦ **La période des précepteurs** : à partir du XVI^e siècle, en Espagne, quelques précepteurs utilisent des alphabets manuels pour enseigner l'écriture et la parole à des enfants de familles nobles, la transmission des charges obligeant à l'acquisition de la parole. Ces précepteurs n'excluent jamais les gestes de leurs élèves sourds. Ils préconisent leur substitution progressive par la visualisation manuelle alphabétique du Castillan.

Le premier précepteur, Pedro Ponce de Leon (1520-1584) était bénédictin et possédait une gestualité monastique imposée par cette loi du silence, privilégiant uniquement la prière et le chant. Sa méthode, inédite, fut transmise par la famille des Connétables de Castille, de Velasco, dont les descendants sourds étaient nombreux. Cette méthode fut amendée par ses successeurs et de nombreux précepteurs européens, selon un cheminement circulaire, de l'Espagne à l'Angleterre puis à l'Europe centrale.

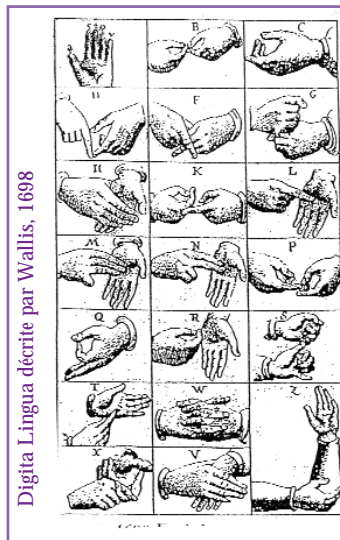
Elle empruntait l'Alphabet manuel du "Refuge des Infirmes" de Melchor de Yebra (1524-1586). Ce bénédictin espagnol avait repris chaque précepte de saint Bonnaventure, que les mourants prononçaient pour accéder au ciel. Chaque précepte commençait par l'une des lettres de l'alphabet espagnol : auprès des mourants ne pouvant plus parler, Melchor de Yebra avait eu l'ingénieuse idée de les figurer par des positions de la main. Ces configurations rappelaient les formes des lettres.



Alphabet manuel figuratif de pablo Bonnet, 1620

Cette approche ne procédait pas seulement de la simple imitation : elle était dictée par la théorie de la motivation des lettres. Les formes des lettres représentaient les positions articulatoires des organes de l'élocution lors de leur prononciation. L'alphabet de de Yebra était une sorte de parole visualisée, plus

qu'une pâle copie des formes des lettres. Notons que le "Refuge des Infirmes..." de de Yebra parut à titre posthume en 1593. De Yebra et Pedro Ponce fréquentaient la Cour de Philippe II et échangèrent sur leur pratique très probablement vers 1555.



En Angleterre, John Wallis (1616-1703) savant et précepteur d'enfants sourds, fit appel également à l'alphabet des collèges, la *Digitia Lingua*, d'usage courant en Europe. La *Digitia Lingua* figurait les consonnes avec les deux mains. En revanche, les voyelles étaient localisées sur l'extrémité des doigts.

Ainsi, se distinguaient deux modalités de la représentation qui auront chacune un rôle

dans l'histoire des dactylogies : l'imitation figurative des formes des lettres et la désignation tactile, par un contact d'un point précis du corps ou de la main. Un an après la parution de "Robinson Crusoe", Daniel Defoe fit publier en 1720 "Histoire et aventures extraordinaires de Duncan Campbell". Les chapitres II et III relatent l'éducation de ce jeune homme né "sourd et muet". Defoe y consigne alors la méthode de Wallis illustrée d'une superbe planche de l'Alphabet digital anglais.

La période des précepteurs ne s'achève pas brutalement avec l'apparition de la période institutionnelle, caractérisée par la mise en oeuvre d'une pédagogie collective et non plus individuelle. Des précepteurs poursuivirent leurs enseignements en dehors des institutions et des écoles spécialisées qui naquirent à partir de la dernière génération du XVIII^e siècle.

♦ **La période institutionnelle** : deux institutions françaises sont fondées à Paris et à Bordeaux pour accueillir les "orphelins" de l'abbé de l'Epée décédé en 1789. L'abbé de l'Epée fut le premier instituteur gratuit des sourds et muets. C'est le "Père spirituel" des Sourds qui réclame sa panthéonisation, les aveugles ayant obtenu en 1952 celle de Louis Braille, aveugle et génial inventeur d'un alphabet anaglyptique, celui des points saillants, en 1825. Le bon abbé avait ouvert en 1760 une petite école dans la demeure paternelle de la rue des Moulins, Butte Saint-Roch à Paris. Il y instruisit gestuellement riches et pauvres, garçons et filles, sans distinction d'âges et sans aucune sélection d'intelligence, du degré des surdités et d'aptitude à la parole. On comptait à son

décès une centaine d'élèves, dont des adultes sourds venus pour apprendre à lire et à écrire.

Nous reviendrons sur l'aspect révolutionnaire de la méthode de ce grand janséniste : dans une Europe majoritairement oraliste, elle développait une nouvelle approche fondée sur la gestualité, initiée dans l'observation et l'échange, la confiance qui liait le maître augustinien à ses élèves sourds. Saint Antoine et Saint Augustin avaient dès le IV^e siècle posé l'accessibilité des sourds à la foi au-delà du "Fides ex auditu", ouvrant les voies d'une initiation par la gestualité des sourds : l'"audition" en question, trop restrictive, devait se traduire par "entendement", ouvrant la porte à d'autres modes de communication. Les mouvements du corps observés chez les sourds, par leur complexité, témoignaient de leur arbitraire : ils étaient appréhendés comme une langue gestuelle par ces deux Pères de l'Eglise, d'un niveau conversationnel égal à celui des langues orales.

À partir du XIX^e siècle fleurissent une multitude de représentations manuelles des langues orales :

- ♦ Certaines procèdent de l'écriture, transcrivant à différents niveaux l'alphabet, les syllabes, par des découpages arbitraires et statistiques des langues, à la recherche d'une sténographie gestuelle qui ferait l'économie des graphies muettes ;
- ♦ D'autres partent des langues articulées : ce sont des dactylolalies cherchant les raccourcis phonétiques ;
- ♦ Puis avec l'alliance de la lecture sur les lèvres, les transcriptions phonomimiques et phonodactylologiques, dont les fondements s'inscrivent dans une analyse toujours plus profonde des éléments de la parole, par le décryptage des labièmes. La lecture sur les lèvres devenait de génération en génération plus actuelle et mieux appréhendée. Elle s'éclairait des tableaux modernes des éléments phonétiques, dérivés notamment de la "Grammaire de la langue anglaise" publiée en 1653 par John Wallis, le père de la phonétique et de l'orthophonie. Cette étude comportait le "*De Loquela sive de sonorum formatione*", "Traité de la parole ou de la formation des sons". La classification phonétique de Wallis mettait en évidence les lieux d'articulation et les séries voisées, muette et semi-muette.

Des signes naturels à la logique universelle : les signes méthodiques de l'abbé de l'Épée

L'abbé de l'Épée fut l'inventeur d'une représentation gestuelle de la langue française. Celle-ci reprenait les signes naturels qu'il avait observés chez ses élèves (manger, dormir, porter...). Il les pensait universellement compréhensibles. L'abbé de l'Épée les assujettit à des signes de son invention, les "signes méthodiques". Ceux-ci traduisaient les idées contenues dans les mots, et toutes

les catégories de la grammaire française, modes et temps verbaux, désinences, ainsi que les prépositions, les conjonctions... L'assujettissement signifiait que tous ces signes suivaient l'ordre d'énonciation de la syntaxe française perçue encore vers 1760 comme cette résurgence de la logique naturelle.

Dans ce parallélisme d'une innéité logico-syntaxique, l'abbé de l'Épée présentait cette langue "méthodique" comme la langue universelle de l'humanité, celle qui supplanterait toute langue diplomatique et porterait enfin la paix sur cette terre.

Ce type de langue française signée connut d'autres générations : avec l'abbé Sicard, successeur et disciple sensualiste de l'abbé de l'Épée, et Premier Instituteur de l'Institution Nationale des S-M de naissance de Paris de 1790 à 1822 ; avec l'abbé Jamet à Caen, puis l'abbé Laveau à Orléans.

Il existe actuellement de nombreuses langues signées à travers le monde, avec, entre autres, plusieurs variantes anglaises (le Paget System des années 1950, le S E E 1 et 2, Sign Exact English... ; le système L.O.V.E., Linguistics of Visual English...), une langue japonaise signée. Hors de ces systèmes fiables, les pratiques non supervisées risquent de sombrer dans ce que les Américains dénomment le P.S.E., Pidgin Sign English, une langue intermédiaire qui n'est cependant pas à mi-chemin entre l'A.S.L., l'Ameslan ou Langue des Signes Américaine, et l'anglais.

Les meilleurs défenseurs des langues signées sont les sourds américains qui, possédant les deux langues, la Langue des Signes Américaine et la langue anglaise, sont conscients des transgressions que leur gestualité subit dans la perte de sa syntaxe et la linéarisation des signes. De plus, leur maîtrise de la Langue des Signes Américaine leur permet d'injecter dans d'autres structures et avec finesse le lexique gestuel là où d'autres utilisateurs entendants écrasent la teneur du message par leur méconnaissance des subtilités sémantiques gestuelles.

Les langues signées sont donc de prodigieux moyens de mémorisation et d'entretien des structures linguistiques des langues écrites et orales auprès d'un public averti lorsque leurs utilisateurs se situent dans la richesse gestuelle et la distance métalinguistique que le bilinguisme, ou l'accession au bilinguisme, favorise. Ces constats soulignent le danger de procédés réductionnistes qui appauvrissent les représentations signées. Ce danger s'ajoute à d'autres qui dénaturent les signes authentiques par la transgression des règles de leur syntaxe et de leur grammaire. La linéarité réduit totalement la localisation dans l'espace des éléments et des personnages, ainsi que la directivité relationnelle

incorporée aux signes, et d'autres flexibilités caractéristiques de rapidité, d'intensité, de répétition...

Le concept de Communication Totale qui met en œuvre la multiplicité des modes de communication sans éliminer les compensations prothétiques ne peut être bénéfique que si les utilisateurs sont entrés dans des champs pleinement linguistiques et techniques : ceux de la langue des signes, des codes et alphabets dactylogiques cohérents, avec de bonnes connaissances de la lecture labiale, un usage adapté de l'écrit, et le cas échéant des langues orales signées à un niveau de conscience métalinguistique non équivoque, sans évincer l'intelligibilité de la communication ni en réduire la valeur.

L'abbé de l'Épée sut abandonner la "*Digiti Lingua*", l'alphabet bi-manuel des collèges d'entendants qu'il utilisait auprès de ses élèves sourds et muets. Il adopta l'alphabet uni-manuel espagnol : celui de de Yebra, emprunté par Pedro Ponce de Leon, puis par les deux précepteurs suivants de la famille de Velasco, sous des appellations différentes : "Las Letras de la mano" chez Ramirez de Carrion (1579-?), et l'"Abecedario demonstrativo" de Juan Pablo Bonet (1579-1633). Le livre de Pablo Bonet, "Réduction des lettres à leur élément primitif et art d'enseigner à parler aux muets", publié en 1620, contient les planches illustratives des configurations manuelles. Cet alphabet manuel est utilisé de nos jours en France et aux États-Unis avec quelques variantes, la permutation des lettres A et S, notamment. Mais surtout, en France, il reste destiné à l'épellation, ou à l'initialisation de signes spécifiques dans la Langue des Signes Française, L.S.F., comme ceux des jours, par exemple, tandis que la Langue des Signes Américaine fait un usage plus expansif de tels emprunts, pour différencier certaines nuances : les signes "s'efforcer" et "tenter" s'effectuent selon le même geste, mais leur configuration manuelle est celle de l'initiale des mots, "S" pour "strive" et "A" pour "attempt".

DE L'ÉCONOMIE DES CODES AUX PRINCIPES D'UTILISATION : DU FIGURATIF À L'ARBITRAIRE, DES SEMENCES DE L'EXCLUSIVISME

Du corps à la main :
concentrer l'information pour libérer l'esprit

L'histoire des codes gestuels de visualisation des langues orales est donc une histoire complexe dans celle plus vaste de la gestualité. Elle introduit au cours des siècles des concepts transversaux d'économie touchant l'espace et le mouvement, notamment dans le

corpus des alphabets tactiles : à l'origine, ces alphabets distribuent les lettres sur l'ensemble du corps comme le rapporte Jean-Baptiste Porta en 1563, dans "*De furtivis literarum...*" : A, Auris, B, Barba, D, Dentis... Cosma Rossellio consignait en 1572 dans "*Thesaurus artificiosae memoriae*" cette technique et différents alphabets figuratifs uni-manuels, dont certaines formes sont similaires à celles de l'alphabet espagnol.

D'autres figurations corporelles étaient-elles possibles ? En 1844, nous trouvons un curieux Alphabet gymnastique, rapporté par Paulmier, professeur entendant de l'Institution de Paris. L'un de ses élèves avait dessiné des personnages dont les positions corporelles rappelaient les lettres : jambes écartées pour "A", "K" de profil, l'avant-bras vers le haut, une jambe écartée... Ce clin d'œil nous invite à mieux comprendre combien l'alphabet corporel antique et médiéval rapporté par Porta répondait aux nécessités de discrétion et d'économie dictées par des contraintes ou l'interdiction de communiquer. Toute possibilité n'est pas toujours souhaitable.

Puis apparaissent au XVI^e siècle les alphabets figuratifs, imitant la forme des lettres, à une main en Espagne ou deux mains en Angleterre, la force de la figuration leur ayant permis de subsister jusqu'à nos jours. Ainsi, l'évolution des codes manuels guide d'une macro-visualisation corporelle et périphérique, à une concentration digitale et/ou palmaire.

Chironomies et chiologies :
imiter ou désigner, deux procédés
des représentations numérique et alphabétique

La comparaison des techniques de visualisation des lettres et de celles des nombres conduit à reconnaître des similitudes entre certaines de leurs particularités : les codes numériques, les chironomies, répartis dans certaines civilisations les nombres sur l'ensemble du corps, puis sur le "boulier" des pieds et des mains, et dans d'autres sur la ou les mains. En Europe, actuellement, nous trouvons des chironomies figuratives, avec un doigt pour l'unité, deux pour deux, jusqu'à dix. En Langue des Signes, la répétition ou l'adjonction du zéro permet de passer aux dizaines suivantes, et ainsi de suite, l'adjonction d'un "C" aux centaines, d'un "M" aux milliers, d'un "M" doublé, aux millions.

Cependant, la chironomie romaine compose les nombres en associant divers indices, les doigts se repliant selon des arrangements arbitraires, et des contacts s'établissant entre eux. Le petit doigt plié vaut pour l'unité, le petit doigt et l'auriculaire pliés valent pour deux, ajoutez le médium plié et vous obtenez trois, mais le quatre s'effectue avec seulement le médium et l'auriculaire pliés, puis le cinq avec le médium plié, le six avec

l'auriculaire plié, le sept avec l'index plié, le huit avec l'index et le médium pliés...

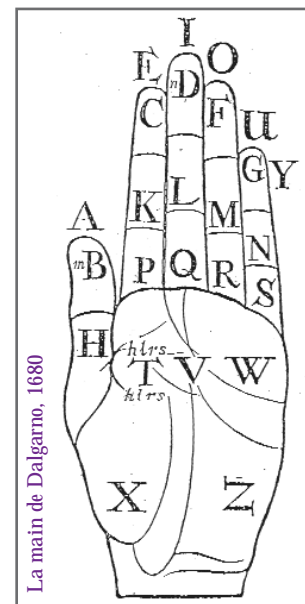
Nous retrouvons ces arrangements dans la *"Summa de Arithmetica"*, publiée en 1494 à Venise par Luca Pacioli, et en Allemagne, en 1727, dans le *"Theatrum Arithmetico-Geometricum"* de Jacob Leupold. Puis des chironomies tactiles coexistent à travers le monde : au VII^e Siècle, Bède le Vénérable expose des techniques de compte manuel, pour les 19 années du cycle lunaire, et les 28 années du cycle solaire du calendrier Julien, dans *"De computo vel loquela digitorum"*. La main est la première machine à calculer et les techniques tactiles fleurissent en Inde, en Chine, en Indochine. Les Chinois comptaient jusqu'à dix milliards sur leurs phalanges, comme il apparaît dans le *"Suan fa tong zong"* de 1593. Halhed décrit une autre chironomie sur les articulations des doigts dans *"A grammar of Bengali Language"* en 1778. L'"Histoire universelle des chiffres" de Georges Ifrah (1994) développe les conquêtes ingénieuses des civilisations dans la saisie de l'univers selon des bases binaire, décimale, sexagésimale, que d'innombrables figurations ou localisations tactiles corporelles et manuelles symbolisèrent.

L'économie spatiale, par la restriction de la surface d'exposition, du corps à la main, se retrouve également dans les alphabets tactiles anglais : dans *"Chirolugia"* et *"Chironomia"*, en 1644, Bulwer mentionne un aveugle sourd et muet communiquant en écrivant du bout du doigt sur son bras, et un aveugle percevant les mots par *"un étrange alphabet conçu sur les articulations des doigts"*, l'"Arthrologie". En 1669, William Holder, le concurrent de Wallis, est l'inventeur d'un alphabet tactile bi-manuel, les lettres étant réparties par moitié sur les deux mains. Puis il les concentre sur la face et le dos d'une seule main, enfin sur la paume et les phalanges d'une seule main.

La Main de Dalgarno, *"An alphabet upon the fingers"*, est décrite dans son *"Didascalocophus, or the deaf and dumb man's tutor"*, en 1680. Dalgarno, grammatologue écossais enseignant à Oxford, n'était pas précepteur lui-même. Ce théoricien dictait les principes d'utilisation de cette dactylogie tactile, ou art de la langue des doigts. La parole et la lecture sur les lèvres n'étaient pas conviées dans sa pratique car il les jugeait trop peu fiable. Il désirait privilégier uniquement la rapidité d'énonciation tactile et la rétention mnémorique dans l'appropriation de la langue anglaise écrite, recommandant l'usage d'un dictionnaire thématique construit avec l'élève, le "Dictionnaire des sourds". Aux lettres localisées sur les phalanges et la paume d'une main, s'ajoutent des combinaisons consonantiques redondantes dans une langue dont le lexique comprend un corpus monosyllabique non négligeable : "th, tl, tr, ts" et

"ht, lt, rt, st". Dalgarno énonçait des principes fondamentaux pour une mise en œuvre performante : la cohérence, avec un code unique, la cohésion avec la participation de tous les proches, le non réductionnisme pour ne pas appauvrir le message, le codage intégral afin de transmettre la connaissance indirecte, celle provenant de l'information non adressée directement à l'enfant.

Notons l'importance que les alphabets tactiles ont prise dans le domaine de l'éducation des sourds-muets aveugles.



La main de Dalgarno, 1680

Vaincre le silence et la nuit : parole et lecture labiale tactiles

Nous retrouvons au cours des temps des alphabets tactiles avec des répartitions variables des lettres, souvent associées aux chiffres. Alexander Graham Bell, savant physicien, inventeur du téléphone en 1878, utilisa un alphabet tactile auprès de ses élèves sourds.

Comme Dalgarno, l'apprentissage se déroulait avec l'aide d'un gant sur lequel les lettres étaient inscrites. Bell poursuivait cette vocation qui était née dans sa famille, les cours d'élocution s'adressant à l'origine aux acteurs de théâtre. Il devint donc lui-même professeur d'élocution, sa mère et sa femme, l'une de ses élèves, étaient sourdes parlantes. Bell inscrivait le principe de l'exclusivisme par rapport aux signes et souhaitait éradiquer la langue des signes américaine en prônant l'intégration individuelle des enfants sourds, l'interdiction des réunions associatives silencieuses, des manifestations sportives, des journaux de sourds, et même des mariages, craignant de voir apparaître une variante silencieuse de l'espèce humaine.

Son projet de loi resta sans écho, mais la vague d'eugénisme américaine fut dévastatrice eu égard aux dangereux amalgames que Laughling fit en 1925 dans son projet de loi sur la stérilisation, associant dans les textes voleurs, criminels, vagabonds et handicapés. La France restait pour sa part dans les représentations déficitaires de la théorie de la dégénérescence, ignorant les grandes images produites par cette élite silencieuse d'artistes et de professeurs sourds : leurs associations combattaient pour une meilleure instruction,

une intégration professionnelle effective, la reconnaissance de la langue des signes après le Congrès de Milan dont les recommandations oralistes furent appliquées entraînant le renvoi des enseignants sourds des institutions françaises et l'interdiction sans recours de toute gestualité dans l'instruction des sourds.

Bell eut une élève célèbre qui auréola l'univers des surdicités : Helen Keller (1880-1968). Helen fit de brillantes études, suivie par Ann Sullivan, sa maîtresse. Bell utilisait son alphabet manuel tactile avec Helen, tandis qu'Helen, de son autre main, lisait tactilement sur les lèvres de son institutrice, percevant de ses doigts les mouvements des lèvres, du menton et les vibrations pharyngées ou nasales associées. Ces alphabets tactiles furent surnommés "nocturnes", puisque le toucher en permettait un usage sans la vision.

Un principe dangereux,
la pureté dans l'exclusion :
les affrontements du futur

Le traité de dactylogogie de Dalgarno introduisait déjà un concept plus tenace et périodique, indissociable du lot des arguments qui ont émaillé l'histoire tourmentée des sourds : l'exclusivisme.

Dalgarno se méfiait de la lecture sur les lèvres trop mouvante et éphémère. Il préconisait sa dactylogogie au détriment non seulement de la parole et de la lecture labiale, mais encore au détriment des signes. Lorsque l'oralisme pur paraît, dans l'extrême sélection des enfants pris en préceptorat, Johann Conrad Amman (1669-1724) refuse l'usage de toute gestualité, linguistique, les signes, ou paralinguistique, le langage d'action ou mimodrame, ainsi que des alphabets manuels qui détourneraient l'attention de l'élève de la seule parole. Son "*Surdus loquens*" de 1692, et sa "*Dissertatio de loquela*" de 1700 sont sans aucune ambiguïté à ce sujet.

En 1880, le Congrès de Milan se nourrissait des figures emblématiques d'Amman et de Jacob Rodrigue Péreire (1715-1780). Ce congrès recommandait une méthode préférentielle à toute autre, la méthode orale, faisant l'économie du terme "pure" car l'oralisme signifiait désormais l'exclusion de toute pratique gestuelle, langues des signes, langues orales signées, langages d'action de la méthode intuitive, dactylogogies et autres phonomimies. Ce congrès préconisait l'abandon immédiat de la parole : la lecture et l'écriture étaient retardées afin de ne pas nuire à cette nouvelle école, l'école unitaire et internationale de la parole.

LES DEUX FONCTIONS DE LA FIGURATION : DE LA FORME DES LETTRES ET DE LEUR MOTIVATION

Une écriture organique et schématique,
le Visible Speech: d'une motivation à l'autre

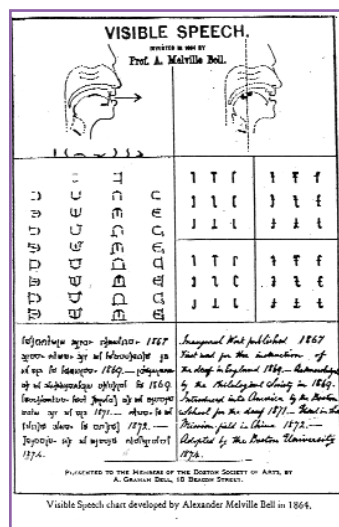
D'autres procédés s'établirent, liant les codes manuels à l'écrit, au départ de la lettre, de la syllabe, ou de segments et découpages arbitraires ou statistiques, d'inspiration sténographique parfois. La voie phonétique inaugure ces tendances si l'on se souvient du titre du premier manuel pédagogique de Pablo Bonet : la réduction des lettres à leur élément primitif signifiait que l'on apprenait alors, selon la Grammaire de Nebrija, à lire en espagnol, et non plus en latin. L'enfant assemblait les lettres, non pas épelées, mais prononcées selon leur valeur phonétique ("b" pour "bé", "s" pour "esse", "i" pour "y grec"...). De plus, pour les enfants sourds, chaque lettre de l'alphabet manuel renvoyait, au-delà de leur valeur phonétique, non seulement à la forme écrite, mais dans une théorie de la motivation des lettres, aux procédés de mise en œuvre articulaire : "A" était l'image de la bouche ouverte et maintenue, "B" renvoyait aux lèvres en contact, "M" illustrait le trajet de l'air dans les cavités pharyngée, nasale, et buccale... L'élève sourd apprenait donc la manière d'articuler les lettres, en imitant de sa main leur forme. Il était introduit simultanément à la lecture et à l'écriture.

Juan Pablo Bonet et Ramirez de Carrion furent des précepteurs concurrents au sein de la même famille, auprès du même enfant de la noblesse, Don Luis de Velasco. Ramirez de Carrion pratiquait la lecture sur les lèvres tandis que Juan Pablo Bonet le traitait de charlatan. Il lui opposait qu'aucun entendant ne saurait enseigner la lecture labiale aux sourds. Ce procédé de décryptage lui semblait être un don naturel : enseigner ce que la nature donne ne pouvait être qu'une preuve de malhonnêteté.

Ramirez de Carrion obtint de tels résultats en lecture labiale lors de la visite du Prince de Galles que le chevalier Digby, par son témoignage, sensibilisa profondément l'Angleterre. Voisée ou silencieuse, la lecture labiale avait été l'une des observations majeures des savants et philosophes dans leur discours sur les suppléances. Au XV^e siècle, elle apparaissait comme un don prodigieux : Rodolphe Agricola remarquait qu'un sourd de naissance savait lire et écrire, s'exprimant par l'écriture comme s'il avait la parole. Il posait le principe de suppléance intellectuelle : il n'existe aucun obstacle que l'intelligence humaine ne puisse surmonter. Suivit le principe de suppléance sensorielle, des sourds de naissance lisant et écrivant, avec au XVI^e siècle l'énonciation de

Jérôme Cardan : mettre un sourd en état d'entendre en lisant et de parler en écrivant.

La théorie de la motivation des lettres connut de belles heures avec le "Visible Speech" d'Alexander Melville Bell, le père d'Alexander Graham Bell, en 1864. Ce dernier l'appliqua à ses élèves sourds à Boston, mais le procédé ne résista pas à l'épreuve du temps : c'était une "peinture de la parole" qui ne préfigurait nullement la charte de l'Alphabet de l'Association Phonétique Internationale fondée en 1886 suivant les travaux de Paul Passy et Henry Sweet. Chez Bell, chaque son était figuré par des tirets et parenthèses associés selon la disposition des organes au cours de leur articulation. À la lecture de ces sonogrammes, l'enfant, entendant ou sourd, pouvait les prononcer. Leur restait à apprendre l'écriture cursive en leur associant les lettres traditionnelles de l'abécédaire. L'Alphabet manuel espagnol avait donc l'avantage d'introduire simultanément aux sons et aux lettres, et par là, à la parole, la lecture et l'écriture.



Le "Visible Speech" n'est pas non plus une invention spontanée qui illumine brusquement le XIX^e siècle : c'est un clin d'œil à l'ouvrage de John Wilkins, "*An essay towards a real character, and a philosophical language*", de 1668 : Wilkins y recherchait la langue philosophique qui représenterait en une notation universelle l'ensemble des connaissances humaines à partir de la classification aristotélicienne.

Leibniz y réfléchira et de Maimieux produira en 1797 une autre tentative, la Pasigraphie. Mais surtout, Wilkins avait composé comme Wallis un tableau synoptique des sons simples des prononciations humaines et réalisé une planche des "Figures des lettres", des têtes parlantes ou personnages prononçant chaque son avec un "Alphabet complexe des caractères des lettres" restituant les "configurations des organes de la parole lors de la prononciation des lettres". ❖

Yves BERNARD
Enseignant CAPEJS à l'INJS de Paris de 1973 à 2003, Orthophoniste Paris VI, Docteur en Sciences du Langage Paris V, Inspecteur des établissements de Jeunes Sourds de 2003 à 2005.

Tout au long de l'histoire de l'éducation pédagogique des sourds, on a toujours cherché à déterminer quelle était la méthode la plus appropriée. "L'Orchestre des doigts" dessine à travers 4 tomes le parcours d'un homme qui a consacré sa vie à l'enseignement pour les sourds au Japon.

Osaka, 1914. Ayant dû renoncer à des études de musique, Takahashi Kiyoshi accepte d'enseigner dans une école pour sourds-muets et aveugles. Il découvre alors la langue des signes qui donne naissance à "l'orchestre des doigts". À chaque signe correspond en écho une note, le professeur se fait chef d'orchestre. Cette douce symphonie sera déchirée de heurts et d'une double confrontation.

Confrontation entre les enfants sourds, leurs parents ou la société. Car l'auteur, Osamu Yamamoto, poursuit son récit sur les sourds en le mêlant toujours intimement à l'histoire générale du Japon au début du XX^e siècle. Confrontation entre les deux méthodes, gestualiste et oraliste, afin de trouver la meilleure "voix" au travers d'événements historiques et d'émotions humaines.

Dans son ensemble, l'ouvrage invite le lecteur à balayer le spectre de ces confrontations au cours d'un parcours de vie. C'est en effet à la force de conviction d'un homme qu'en appelle l'auteur pour faire passer le message d'un choix possible d'une "éducation adaptée aux besoins de chaque élève pour qu'aucun ne soit laissé derrière". Il ne s'agit pas seulement de l'histoire inspirée d'une vie entière dédiée à l'éducation des sourds. Il est aussi la mise en scène sincère de l'éveil de tous ceux qui oeuvrent pour que les sourds parviennent à "entendre" la musique du langage, fut-il parlé ou signé. Enfin, il souligne l'enjeu pour des sourds de pouvoir saisir le sens et la cohérence de ces notes.

Que l'on soit en accord ou non avec les idées présentées, l'intuition lumineuse reste cette possibilité pour tous d'accéder à la beauté musicale du langage. Les masques, les préjugés, les peurs tombent devant cette symphonie qui ouvre un nouveau champ et parvient à exprimer la vérité profonde de l'être. Elle nous est ici rendue "visible" et émotive par le dessin du manga, elle nous est jouée comme une nécessité vitale et une expérience humaine fondamentale, de celle qui ouvre les cœurs. Vision audacieuse ? Peut-être, mais à un certain degré d'"entendement" (au sens de raisonnement) cette audace est légitime. Elle appelle à garder l'espoir en ce chemin de vie d'un homme qui arrive peu à peu, au fil de sa vie, à établir un lien intense entre la musique du langage et les sourds, dépassant ainsi le paradoxe pour un dialogue permanent. ❖

Vanessa LAMORRE-CARGILL

L'orchestre des doigts
4 Tomes

Yamamoto OSAMU

Editions Milan
4 tomes (2006-2007),
11 € par tome
www.editionsmilan.com

